



Chapitre 5 : La nuit réclame son dû

Par Hela

Publié sur [Fanfictions.fr](https://www.fanfiction.fr/).

[Voir les autres chapitres.](#)

Fanfiction écrite en collaboration avec mon amie, Selenn

La maison Murray n'avait jamais semblé aussi étroite. Ce n'était pas une question de dimensions réelles. Les plafonds restaient hauts, les couloirs toujours aussi larges, mais quelque chose, dans l'atmosphère même, avait changé. Les murs, chargés de secrets anciens et de souvenirs trop lourds pour être portés seuls, semblaient s'être rapprochés durant la nuit, comme si la bâtisse avait décidé de se refermer sur ses occupants. Chaque pas résonnait un peu trop fort. Chaque souffle paraissait emprisonné, retenu par des boiseries sombres qui avaient trop entendu, trop vu. Le feu dans l'âtre crépitait, mais sans chaleur véritable. Les flammes projetaient une lumière instable, jaune et basse, qui éclairait les visages sans les adoucir. Les ombres étaient dures, découpées net sur les murs, accentuant les traits tirés, les regards trop lucides pour l'heure. Rien, ici, n'invitait au repos. Eliza était assise à même le sol, dos appuyé contre le canapé, comme si elle refusait instinctivement toute position de confort. Les avant-bras posés sur ses genoux, les mains jointes sans se serrer, elle occupait l'espace avec une économie presque ascétique. Depuis leur retour, elle n'avait pas prononcé un mot inutile, peut-être aucun mot du tout. Son silence n'était pas vide. Il était chargé, tendu, maintenu par une discipline féroce. Elle respirait lentement, profondément, méthodiquement. Chaque inspiration était comptée. Chaque expiration contrôlée. Comme une litanie intérieure, apprise autrefois pour survivre à des nuits trop longues, trop rouges, trop proches du point de rupture. Son regard restait fixé sur un point invisible, quelque part entre les flammes et le sol, sans vraiment voir. Elle n'était pas absente. Elle était concentrée ailleurs, dans cet espace étroit où l'on lutte contre soi-même. Ethan la surveillait sans en avoir l'air. Il était appuyé contre un montant de porte, les bras croisés, le poids légèrement décalé sur une jambe, posture décontractée pour quiconque ne savait pas lire les signes. Mais lui les connaissait. Trop bien. Son regard ne la quittait jamais tout à fait, même lorsqu'il semblait ailleurs. Il notait la moindre variation. La façon dont ses épaules se raidissaient parfois avant de se forcer à retomber, la crispation fugace de ses doigts, la mâchoire qui se serrait à contretemps. Il reconnaissait ces signes. La retenue forcée. La violence contenue juste sous la peau. Cette fatigue particulière qui ne vient pas du corps, mais de la volonté. La nuit n'était pas terminée pour elle. Elle continuait à se battre, pas contre un ennemi visible, pas contre la ville ou ses monstres, mais contre quelque chose de plus intime, de plus dangereux encore. Ethan le savait. Et il savait aussi qu'on ne gagne pas ce genre de combat en parlant trop. Alors il restait là. Prêt à intervenir si le souffle venait à se briser. Autour d'eux, la maison Murray retenait son souffle, complice silencieuse de cette veille forcée, tandis que Londres, dehors, se préparait déjà à prétendre que rien de tout cela n'avait jamais existé.

Sherlock se tenait debout près de la table, le dos droit, les épaules légèrement tendues, relisant ses notes pour la troisième fois. Les feuilles étaient parfaitement alignées, maintenues par un presse-papier trop lourd pour être déplacé par inadvertance. Son écriture anguleuse, nerveuse, couvrait les pages de faits bruts. Heures, lieux, blessures, angles d'attaque, durées d'agonie estimées. Tout était là. Tous les éléments nécessaires à une reconstitution rationnelle. Trop nets. Trop précis. Comme si le crime avait été conçu pour être compris. Et pourtant... quelque chose résistait. Une aspérité dans le raisonnement. Un détail qui refusait de s'imbriquer. Un espace vide entre deux certitudes. Un angle mort. Il détestait les angles morts. Ils étaient l'endroit exact où les certitudes meurent, et où les erreurs naissent. Le feu crépitait toujours dans l'âtre, projetant une lumière basse sur la table. Les flammes faisaient danser les ombres sur les murs, donnant l'impression que les lignes écrites bougeaient légèrement, comme si les faits eux-mêmes refusaient de rester immobiles. L'air était chargé, saturé de fatigue, de sang séché, de décisions différées. Sherlock leva les yeux. Son regard se posa sur Eliza. Elle n'avait pas bougé. Toujours assise au sol, dos au canapé, posture fermée mais stable. Rien, en apparence, ne trahissait un trouble immédiat. Pourtant, il nota à nouveau ce détail qui commençait à l'obséder. Son calme n'était pas une absence de tension. Comme si elle maintenait quelque chose à distance, à bout de bras, sans jamais relâcher la pression. Une vigilance tournée vers l'intérieur. Un équilibre actif. Précaire. Ce n'est pas du repos, pensa-t-il. C'est un effort.

« Vous auriez dû intervenir plus tôt », dit-il enfin.

Sa voix était posée, sans dureté apparente. Pas d'accusation. Pas de colère. Une phrase lancée comme on pose un jalon dans un raisonnement. Eliza ne répondit pas. Pas même un mouvement de tête. Son souffle resta lent, régulier, presque trop maîtrisé. Elle avait entendu. Elle avait compris. Elle avait choisi de ne pas engager. Victor releva la tête brusquement, comme piqué par une décharge.

« Holmes... »

« Non », coupa Sherlock aussitôt, sans le regarder. « Ce n'est pas un reproche moral. »

Il se tourna légèrement, faisant face à la pièce.

« C'est une constatation chronologique. Le tueur a accéléré. Il a pris un risque inutile. Il a laissé des témoins. Il a rompu sa propre méthode. »

Il marqua une pause, laissa la logique s'installer.

« Ce qui signifie... »

« Qu'il sent la fin », murmura Vanessa depuis l'ombre.

Elle se tenait à l'écart, près du mur, presque absorbée par la pénombre. La lumière du feu

n'atteignait que partiellement son visage, soulignant ses yeux sombres, trop lucides, comme si elle voyait déjà au-delà de la scène présente. Sherlock se tourna vers elle.

« Ou qu'il a besoin d'un catalyseur », répondit-il.

Vanessa soutint son regard. Il y avait dans ses yeux une patience douloureuse, celle de quelqu'un qui a déjà vu ce genre de raisonnement mener trop loin.

« Vous parlez comme si tout était mécanique », dit-elle doucement. « Comme si les corps n'étaient que des leviers. Comme si la peur obéissait à des lois fixes. »

« Tout l'est », répondit Sherlock sans hésiter.

La certitude était totale. Presque rassurante. Vanessa esquissa un sourire triste, sans joie, sans ironie. Un sourire de compassion.

« Alors », murmura-t-elle, « vous n'avez encore rien compris. »

Le silence qui suivit ne fut pas tendu. Il fut lourd. Chargé de cette fracture invisible entre deux façons de lire le monde, l'une faite de causes et d'effets, l'autre de pressentiments et de vérités qu'aucune équation ne peut contenir. Eliza inspira un peu plus profondément. Ethan resserra imperceptiblement sa position près de la porte. Et Sherlock, pour la première fois depuis le début de la nuit, sentit que son angle mort venait peut-être de changer de place.

Ils furent tirés de la confrontation par un bruit sourd, venu de l'extérieur. Un son qui ne ressemblait à rien d'ordinaire. Pas un éclat. Pas un cri. Un choc plein. Profond. Comme si quelque chose de lourd venait de heurter la pierre avec intention. Puis un autre. Le feu dans l'âtre vacilla, projetant une ombre déformée sur les murs. La maison, déjà tendue, sembla se figer autour d'eux, attentive malgré elle. Même les boiseries cessèrent de craquer, comme si le bâtiment retenait son souffle. Ethan se redressa aussitôt. Son corps réagit avant sa pensée, muscles déjà engagés, regard tourné vers la porte. Il n'avait pas besoin d'écouter longtemps pour éliminer les hypothèses inutiles.

« Ce n'est pas une voiture. »

Sa voix était basse, ferme. Une certitude forgée par des années à distinguer les bruits qui tuent de ceux qui effraient seulement. Eliza fut debout avant lui. Le mouvement fut presque violent, comme si elle avait été arrachée à elle-même. La pression dans sa poitrine monta brutalement, compressant l'air dans ses poumons. Son cœur battait trop vite, pas l'accélération contrôlée du combat, mais cette cadence dangereuse qui annonce la perte de retenue. Une chaleur sourde s'alluma sous sa peau, familière, insistante. Elle ferma les yeux une seconde. Juste une. Elle inspira profondément, forçant l'air à descendre jusqu'au ventre, comptant sans compter. Un rituel appris dans des nuits où céder aurait signifié ne plus revenir. *Pas maintenant*. Ses doigts se crispèrent, puis se détendirent à grand-peine. Mais la nuit ne négocie pas. Dehors, un

troisième choc retentit. Plus proche. Plus délibéré. Le genre de bruit qui n'appelle pas la curiosité, mais la réponse. Vanessa tourna lentement la tête, les traits déjà tendus par une intuition plus ancienne que le son lui-même. Sherlock avait cessé de penser. Il écoutait. Victor sentit le sang quitter son visage. Et Eliza, déjà en mouvement, sut que quoi que ce soit qui attendait au-delà de la porte, il venait de franchir la frontière invisible entre l'observation et l'affrontement. La nuit avait choisi. Et cette fois, elle frappait à la porte.

Ils sortirent dans la rue. La porte se referma derrière eux dans un bruit sourd, aussitôt avalé par le brouillard. La nuit semblait avoir épaissi pendant leur absence, comme si Londres avait profité du temps gagné pour resserrer son emprise. L'air était saturé d'humidité, lourd, poisseux, collant à la peau et aux poumons. La lumière des réverbères se dissolvait presque immédiatement, réduite à des halos pâles, suspendus dans le vide, incapables de percer plus loin que quelques mètres. Et il y avait cette odeur. Subtile, mais indiscutable. Eliza la sentit aussitôt. Un mélange âcre, presque électrique, qui ne venait ni de la suie ni du sang encore frais. Quelque chose de plus vif. De plus immédiat. La peur. Pas celle qui stagne. Pas celle qui ronge lentement. Une peur fraîche. Vive. En mouvement. Elle se glissa dans ses narines comme une lame fine, réveillant ses nerfs, tendant ses muscles avant même qu'elle n'en ait conscience. Eliza serra les poings. Le cuir de ses gants grinça légèrement sous la pression.

« Il y a quelqu'un », dit-elle.

Sa voix était basse, ferme. Pas une hypothèse. Un constat. Sherlock observa les alentours, balayant l'espace visible, façades noyées dans le gris, angles morts, ruelles latérales, reflets trompeurs dans les vitrines obscurcies. Son regard cherchait une anomalie mesurable, quelque chose qui *trahisse* une présence.

« Où ? »

Eliza ne répondit pas. Elle avait déjà commencé à marcher. Son pas la menait hors de l'axe principal, vers une zone où la brume se faisait plus dense encore, presque granuleuse. Elle suivait une trajectoire invisible pour les autres, guidée non par la vue, mais par cette tension particulière dans l'air, comme un fil trop tendu qu'on sent vibrer avant qu'il ne rompe. Ethan échangea un regard bref avec Watson. Un regard qui disait *encore*, et *bien sûr*. Puis il suivit. Son corps s'adapta aussitôt au rythme d'Eliza, couvrant les angles, scrutant les hauteurs, les seuils, les ombres trop épaisses pour être honnêtes. Watson marcha derrière eux, le cœur battant plus vite, mais les épaules droites, refusant de reculer malgré l'instinct qui lui criait de rester sous la lumière. Victor hésita. Une fraction de seconde seulement. Son regard passa de la rue noyée de brouillard à la silhouette déjà lointaine d'Eliza. Il sentit ce tiraillement familier entre la peur et la nécessité. Il n'avait pas été fait pour ça. Pas pour suivre une odeur de terreur dans une ville qui tue sans prévenir. Vanessa posa une main sur son bras. Son contact était léger, mais sûr.

« Venez », dit-elle doucement.

Sa voix n'avait rien d'autoritaire. Elle n'insistait pas. Elle constatait.

« Vous devez voir. »

Victor inspira, puis hocha la tête. Il avança. Et tandis qu'ils s'enfonçaient dans la brume, Londres semblait se replier autour d'eux, dissimulant ses rues comme on dissimule une plaie, consciente, peut-être, que ce qu'ils allaient découvrir ne lui appartiendrait plus une fois mis au jour.

Ils trouvèrent l'enfant dans une ruelle si étroite que les murs semblaient se toucher presque, comme deux mâchoires prêtes à se refermer. Le sol était humide, glissant, jonché de détritiques oubliés et de flaques sombres où la lumière des réverbères mourait aussitôt. L'odeur y était plus forte, plus concentrée, peur, urine, fer froid, un mélange qui prenait à la gorge. Le brouillard s'y accumulait sans circuler, stagnant, épais, rendant chaque respiration difficile. L'enfant était recroquevillé contre le mur, les genoux ramenés à la poitrine, les bras serrés autour de lui comme un rempart dérisoire. Son visage était maculé de larmes et de saleté, la bouche ouverte dans un cri qui n'arrivait pas à sortir. Ses yeux, trop grands dans ce visage trop maigre, fixaient le vide devant lui sans cligner, comme s'il avait peur que le simple fait de fermer les paupières fasse tout recommencer. Il ne criait pas. Il n'en était plus capable. Au-dessus de lui, une silhouette se découpait à peine dans la brume. Pas la présence méthodique, glaciale qu'ils traquaient depuis des heures. Autre chose. Un homme ordinaire, mal ajusté à sa propre violence. Son manteau était trop large, ses gestes trop rapides, trop nerveux. Il tenait un couteau dans une main moite, la lame brillant par intermittence lorsqu'un filet de lumière parvenait à percer le brouillard. Son bras tremblait, pas de peur, mais d'excitation mal maîtrisée, de cette fébrilité grotesque de ceux qui confondent compréhension et permission. Un imitateur. Un homme persuadé d'avoir saisi l'essence d'un monstre sans en comprendre le prix. Sherlock s'avança d'un pas.

« Ne bouge pas », lança-t-il.

Sa voix était ferme, autoritaire, conçue pour ramener la situation dans un cadre rationnel. Mais la raison n'avait plus beaucoup de place ici. L'homme se retourna brusquement. Son regard balaya le groupe... puis s'arrêta sur Eliza. Et il sourit. Pas un sourire large. Pas une joie franche. Un rictus tordu, intime, presque reconnaissant.

« Vous êtes comme lui », dit-il, la voix vibrante, trop enthousiaste. « Je le sais. Je l'ai vu. Vous marchez comme lui. Vous regardez comme lui. »

Eliza sentit quelque chose se fissurer. La chaleur sous sa peau, déjà contenue à grand-peine, monta d'un cran. Son cœur s'emballa, cognant contre ses côtes avec une violence presque douloureuse. Ce n'était plus seulement de la colère. C'était cette sensation dangereuse d'être *vue* à travers un miroir déformant. Comparée. Réduite. Elle fit un pas en avant. Ethan sentit le changement immédiatement. Il ouvrit la bouche pour dire quelque chose, n'importe quoi, mais il était déjà trop tard. Ce fut la goutte de trop. La ligne invisible qu'Eliza s'était

imposée depuis le début de la nuit céda dans un craquement silencieux. Pas une explosion. Pas une perte totale de contrôle. Quelque chose de plus froid. De plus déterminé. La ruelle sembla se contracter autour d'eux, comme si Londres elle-même retenait son souffle, consciente que ce qui allait suivre ne serait ni propre, ni exemplaire, seulement nécessaire. Et l'homme, souriant encore, n'avait aucune idée de ce qu'il venait d'invoquer.

Eliza sentit la chaleur monter d'un coup. Pas lentement. Pas comme une colère ordinaire. Une vague brutale, violente, irrépressible, qui jaillit de quelque chose de plus profond que l'émotion. Sa poitrine se contracta, l'air sembla devenir trop pauvre, trop étroit pour ses poumons. Sa vision se troubla légèrement, comme si le monde venait d'être recouvert d'un voile trop fin pour être ignoré. Les sons changèrent. Ils ne devinrent pas plus forts, ils devinrent **plus nets**. Le goutte-à-goutte d'une gouttière résonna comme un métronome cruel. Le frottement du couteau dans la main de l'homme devint un crissement insupportable. La respiration hachée de l'enfant, trop rapide, trop fragile, lui transperça les tempes. Le monde se rétrécit. Il n'y eut plus que trois choses. L'homme. L'enfant. Le sang potentiel, suspendu dans l'air comme une promesse. *Recule*, se dit-elle. Ce n'était pas un ordre crié. C'était une supplique intérieure, rauque, urgente. Mais ses jambes avançaient déjà. Chaque pas était trop facile. Trop fluide. Comme si le sol lui-même la poussait en avant. La retenue qu'elle avait maintenue toute la nuit, à coups de souffle contrôlé, de volonté serrée, céda d'un cran. Pas totalement. Pas encore. Ethan cria son nom.

« Eliza ! »

Sa voix fendit l'air, chargée d'alarme, de reconnaissance immédiate du danger, pas celui de l'homme, mais le sien. Elle ne l'entendit presque pas. Ou plutôt. Elle l'entendit comme à travers de l'eau, déformé, lointain, déjà trop tard. Le coup partit. Trop vite. Il n'y eut pas de préparation visible. Pas d'élan. Pas de posture. Un mouvement sec, compact, fulgurant, comme si la force avait jailli directement de son centre sans passer par les règles ordinaires du corps. L'homme n'eut même pas le temps de comprendre. Il ouvrit la bouche, peut-être pour parler, peut-être pour rire encore, quand Eliza le frappa. Son corps quitta le sol. Il fut projeté contre le mur avec une violence sourde. La brique encaissa l'impact dans un bruit mat, obscène. Les os craquèrent, pas un, plusieurs, un son sec, qui fit frissonner l'air lui-même. Le couteau échappa à sa main et glissa sur le pavé dans un cliquetis ridicule, inoffensif. L'homme glissa le long du mur et s'effondra au sol. Inconscient. Ou pire. Le silence s'abattit sur la ruelle. Un silence épais, brutal, presque hostile après la déflagration du mouvement. Même l'enfant cessa de respirer un instant, comme si son corps attendait la permission de continuer à vivre. La brume sembla se figer. Ethan resta immobile, à mi-chemin entre l'élan et l'intervention, les mains encore levées, le regard fixé sur Eliza avec une inquiétude nue, sans masque. Victor sentit ses jambes trembler. Watson ne respirait plus. Sherlock, lui, fixait Eliza. Figé. Son esprit refusait ce qu'il venait de voir. Ce n'était pas possible. Pas sans élan. Pas sans préparation. Pas sans trace musculaire, sans transfert de poids observable, sans la mécanique préalable qu'exige toute force de ce type. Et pourtant... Il n'y avait ni recul préalable, ni déséquilibre chez elle. Pas de crispation excessive. Pas de rupture visible. Juste le résultat. Brut. Implacable. Eliza resta là, immobile, le souffle court, la chaleur encore vibrante sous sa peau comme une

braise trop vive. Ses mains tremblaient à peine, pas de fatigue, mais de retenue revenue trop tard. Elle baissa lentement les yeux vers l'homme étendu. Puis vers l'enfant. Et dans le silence tendu de la ruelle, quelque chose venait de se briser. Pas seulement un corps. Une certitude.

Eliza comprit trop tard que le danger n'était plus devant elle. Il n'était plus dans la ruelle, ni dans l'homme étendu au sol, ni même dans la peur figée de l'enfant. Il était en elle. La pression, d'abord sourde, se mua en douleur vive. Une compression brutale derrière le sternum, comme si quelque chose cherchait à forcer sa cage thoracique de l'intérieur. La chaleur, jusque-là contenue, devint une brûlure, pas une fièvre diffuse, mais un feu concentré, précis, qui remontait le long de sa colonne, envahissait ses épaules, ses bras, sa gorge. Elle porta une main à sa poitrine, haletante. L'air refusait d'entrer correctement, comme si ses poumons ne reconnaissaient plus leur propre rythme.

« Éloignez-vous », dit-elle.

Sa voix était rauque, abîmée, presque étrangère à ses propres oreilles. Ethan n'hésita pas une seule seconde. Il attrapa l'enfant avec une douceur étonnamment ferme, le tira en arrière, l'enveloppa presque de son corps pour le mettre hors de portée. Watson suivit, blême, obéissant sans poser de question, conscient à cet instant précis que ce n'était plus une scène qu'on analyse, mais une situation qu'on survit. Sherlock, lui, resta immobile.

« Eliza... »

Son nom franchit à peine ses lèvres quand elle secoua violemment la tête.

« Ne m'approchez pas. »

Ses ongles s'enfonçaient dans la chair de sa paume, y laissant déjà de fines traces sanglantes. La douleur l'aidait à rester là, à rester *elle*. Sa respiration était devenue erratique, hachée, chaque inspiration une lutte consciente. Quelque chose poussait derrière ses yeux, derrière ses dents, dans ses muscles. Une présence ancienne, impatiente. La bête n'attendait qu'une fissure. La ruelle semblait s'être refermée autour d'eux. La brume stagnait, lourde, collante, comme si elle aussi retenait son souffle. Même les sons de Londres semblaient s'être retirés, laissant place à ce silence tendu où chaque battement de cœur devenait assourdissant. Vanessa s'avança lentement. Elle entra dans un espace sacré, dangereux, comme on entre dans une tempête sans la provoquer. Son regard ne quittait pas Eliza, et quelque chose dans son calme fendit le tumulte.

« Regarde-moi », dit-elle doucement.

Eliza leva les yeux. Le monde vacilla. Les contours de la ruelle se déformèrent, les visages devinrent flous, comme vus à travers une eau agitée. Le feu en elle pulsa, réclama, exigea. Elle serra les dents, un grognement étouffé lui échappant malgré elle.

« Tu n'es pas seule », murmura Vanessa. « Mais tu dois choisir. »

Les mots frappèrent juste. Trop juste. Eliza sentit les larmes lui monter aux yeux, brûlantes, incontrôlables. Pas de peur. De rage.

« Je choisis tous les jours », souffla-t-elle, la voix brisée par l'effort de rester entière. « Tous les jours. Et ça ne suffit jamais. »

Il y avait dans ces mots tout le poids des nuits précédentes. Des corps évités. Des gestes retenus. Des limites imposées à coups de volonté pure. Vanessa posa une main sur son front. La peau d'Eliza était brûlante sous ses doigts, comme si la fièvre venait de l'intérieur, pas du corps.

« Ce soir », dit Vanessa. « Si. »

Le temps sembla se dilater. Un long moment passa, peut-être quelques secondes, peut-être une éternité. Un combat invisible se livrait sous la peau d'Eliza, un tiraillement brutal entre l'instinct et la conscience, entre la puissance et le choix. Puis, lentement... la pression reflua. Pas d'un coup. Pas sans résistance. La chaleur diminua, centimètre par centimètre. La brûlure se mua en douleur sourde, puis en fatigue écrasante. Eliza inspira profondément, une première fois sans douleur, puis une seconde, tremblante. Ses jambes cédèrent. Elle tomba à genoux, les mains au sol, le souffle court, le corps secoué de frissons incontrôlables. Humaine. Ethan fut à ses côtés en une seconde, s'accroupissant sans la toucher immédiatement, lui laissant l'espace de reprendre pied tout en étant là, indiscutablement présent.

« Je suis là », dit-il simplement.

Sherlock resta en retrait. Son visage était pâle, tendu, ses yeux fixés sur Eliza avec une intensité nouvelle, non plus analytique, mais profondément troublée. Son esprit tournait à une vitesse inhabituelle, désordonnée, cherchant à reconstruire une logique qui venait de se fissurer. Il manquait une pièce. Il le sentait maintenant avec une clarté dérangeante. Et ce n'était pas une pièce rationnelle. Pas une donnée mesurable. Pas un fait reproductible. C'était autre chose. Quelque chose qu'aucun schéma ne contenait, et qui, pourtant, venait de s'imposer à lui avec une force irréfutable.

Plus tard, dans le salon, Sherlock ne parlait toujours pas. La pièce avait retrouvé une apparence presque ordinaire. Le feu brûlait plus franchement dans l'âtre, les rideaux filtraient la lumière naissante de l'aube, et pourtant rien n'avait repris sa place. L'air était encore chargé de ce qui venait de se produire, pas une odeur, pas un son, mais une tension résiduelle, comme une onde qui refuse de se dissiper. Sherlock était assis, légèrement penché en avant, les coudes sur les genoux. Il regardait ses mains comme s'il venait de les découvrir. Des mains parfaitement normales. Stables. Humaines. Et pourtant, elles avaient vu quelque chose que son esprit refusait encore d'ordonner. Les faits refusaient de s'aligner. Il les avait repris un à un, mentalement, avec la rigueur qui l'avait toujours sauvé. L'angle, la distance, l'absence d'élan,

la trajectoire impossible. Chaque tentative de rationalisation s'effondrait aussitôt, comme une structure bâtie sur un sol qui se dérobe. Ce n'était pas un manque d'informations. C'était un excès de certitudes devenues inutiles. Il se tourna brusquement vers Victor, le mouvement si vif qu'il surprit tout le monde.

« Dites-moi », lança-t-il.

Sa voix était tendue, presque coupante.

« Existe-t-il des phénomènes biologiques capables d'expliquer ce que j'ai vu ? »

Victor, debout près de la table, sursauta légèrement. Il avait les traits tirés, les épaules basses, comme un homme qui porte trop de nuits sans sommeil. Il déglutit avant de répondre, conscient du poids de la question, et de ce qu'elle impliquait.

« Pas sans remettre en cause... beaucoup de choses », admit-il.

Son regard glissa un instant vers ses propres mains, comme s'il y voyait encore les fantômes de ses erreurs passées. Sherlock eut un rire bref, sec, dépourvu de toute ironie.

« Alors dites-le. »

Victor hésita. Le silence s'étira, chargé de souvenirs qu'il aurait préféré ne jamais réveiller. Puis il leva les yeux vers Eliza. Elle était assise à l'autre bout du salon, enveloppée dans une couverture qu'elle n'avait pas demandée. Épuisée, oui, ses traits le montraient sans détour, mais lucide. Présente. Elle soutint son regard sans défi, sans honte non plus. Juste... consciente. Victor inspira profondément.

« Il y a des limites que la science n'a jamais osé franchir officiellement », dit-il lentement. « Des lignes qu'elle trace pour se rassurer, pour continuer à se prétendre morale. »

Il marqua une pause.

« Et il y a d'autres limites... que certains ont franchies en secret. Par obsession. Par orgueil. Ou par nécessité, selon leur point de vue. »

Sherlock sentit quelque chose se déplacer en lui. Un verrou céder. Il comprit. Pas tout, pas encore. Mais assez pour que le monde cesse d'être absurde.

« Ce n'est pas irrationnel », murmura-t-il, plus pour lui-même que pour les autres. « C'est... incomplet. »

Le mot avait le goût d'une défaite temporaire. Mais aussi celui d'une promesse. Vanessa, restée silencieuse jusque-là, hocha lentement la tête. Ses yeux brillaient d'une lueur grave, presque compatissante.

« Enfin », dit-elle simplement.

Et dans ce seul mot, il y avait tout. La reconnaissance, l'attente, et la certitude que la vérité, désormais, ne se laisserait plus enfermer dans les cadres habituels.

Victor resta seul après le départ des autres. La maison Murray avait retrouvé ce calme trompeur qui suit les tempêtes, un calme lourd, saturé d'échos. Les pas s'étaient éloignés dans les couloirs, les portes s'étaient refermées une à une, et pourtant Victor avait l'impression que rien n'avait vraiment quitté la pièce. L'air lui-même semblait chargé de présences résiduelles. La fatigue d'Eliza, la lucidité inquiète de Sherlock, le silence plein de promesses de Vanessa. Le feu dans l'âtre était presque éteint. Il ne restait que des braises, rouge sombre, respirant lentement comme un cœur à bout de forces. La lumière qu'elles projetaient suffisait à peine à dessiner les contours de la table. Le carnet noir y était posé. Il ne l'avait pas ouvert. Il n'en avait plus besoin. Dans son esprit, la scène se rejouait avec une précision cruelle. Le choc du corps contre le mur. L'absence d'élan. La force brute, incontrôlable, puis la retenue, immédiate, douloureuse. Ce moment infinitésimal où Eliza avait tenu la ligne, là où tant d'autres auraient basculé. La force. La retenue. Le seuil. Victor sentit une compréhension froide se former, lente mais irrévocable. Il comprit ce que le tueur cherchait réellement. Pas à créer des monstres. À prouver qu'ils existaient déjà. À démontrer que sous certaines conditions, douleur, peur, pression extrême, l'humain révèle ce qu'il cache. Pas une corruption nouvelle. Une vérité enfouie. Le tueur ne voulait pas engendrer l'horreur. Il voulait l'exposer. Un frisson parcourut Victor. Et soudain, il sut comment l'arrêter. Pas par la force. Pas par la chasse. Par la négation même de son projet. Mais il savait aussi le prix. Son regard se posa à nouveau sur le carnet. Détruire ses notes. Ou les utiliser pour anticiper les prochaines étapes. Brûler le savoir. Ou redevenir l'homme qu'il avait été, celui qui croyait que comprendre donnait le droit d'agir. Le silence de la pièce se fit oppressant. Le bois craqua doucement, comme un avertissement. Victor se leva lentement, ouvrit un tiroir du buffet, et en sortit une petite boîte d'allumettes. Ses gestes étaient précautionneux, comme s'il savait que ce qu'il allait faire le définirait plus sûrement que n'importe quelle découverte. Il prit une allumette. Sa main tremblait. Pas de peur immédiate. De mémoire. Il pensa à ses anciennes nuits de travail, aux expériences menées à la lueur vacillante d'une flamme semblable, à l'ivresse de croire qu'on tient enfin la réponse. Il pensa à ce qu'il avait perdu, et à ce qu'il avait presque perdu encore ce soir. Puis il craqua l'allumette. Le bruit sec résonna trop fort dans la pièce silencieuse. La flamme jaillit, fragile, vivante. Il la tint un instant entre ses doigts, la regarda vaciller, comme s'il lui demandait la permission. Puis il approcha le feu du carnet. Le papier s'enroula presque aussitôt, noirci sur les bords. L'encre se déforma, les lignes précises se tordirent, les schémas se consumèrent dans un murmure sec. Le feu lécha les pages lentement, inexorablement, avalant hypothèses, certitudes, promesses interdites. Victor Frankenstein ne détourna pas le regard. Il regarda brûler la tentation. Quand la dernière page se recroquevilla en cendre, sa respiration se brisa enfin. Une larme roula sur sa joue, puis une autre. Il ne sanglota pas. Il ne se couvrit pas le visage. Il pleura en silence. Pour ce qu'il avait été. Pour ce qu'il aurait pu redevenir. Et pour la certitude, douloureuse mais nécessaire, que certaines connaissances ne doivent jamais survivre à ceux qui les comprennent.



Publié sur [Fanfiction.fr](https://www.fanfiction.fr).

[Voir les autres chapitres.](#)

*Les univers et personnages des différentes oeuvres sont la propriété de leurs créateurset producteurs respectifs.
Ils sont utilisés ici uniquement à des fins de divertissement etles auteurs des fanfictions n'en retirent aucun profit.*

2026 © Fanfiction.fr - Tous droits réservés